

GALERIE PITTORESQUE
D'HISTOIRE NATURELLE

DESSINÉE ET GRAVÉE

PAR MM. ANDREW BEST LOLOIR ET SUSEMIHL

QUATRIÈME ÉDITION

PRÉCÉDÉE D'UN

COURS ÉLÉMENTAIRE D'HISTOIRE NATURELLE

Par M. Boilard.

Chevalier de la Légion-d'Honneur, Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

PARIS

H. LEBRUN, LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

RUE DES PETITS-AUGUSTINS, N° 6

1842

tir de la gencive, de grosses pointes coniques; il atteignait la même taille, mais avec des proportions plus lourdes; du reste, comme lui il avait des défenses, une trompe, etc. Il a entièrement disparu de la nature vivante, mais on en trouve des restes parfaitement conservés, très communément dans l'Amérique septentrionale et assez rarement en Europe.

On en trouve aujourd'hui six espèces distinctes, dont deux en Auvergne (*mastodon Acernensis* et *mastodon Cuvieri*).

La seconde famille de cet ordre est celle des *pachidermes ordinaires*, qui n'ont pas de trompe et dont les pieds sont munis de quatre, trois ou deux doigts. Elle renferme plusieurs genres, dont le premier est celui de

L'HIPPOTAME (*Hippopotamus Africanus*, fig. 31).

Cet animal a quatre doigts presque égaux à chaque pied. Son corps est très massif, dénué de poils; ses jambes très courtes, son ventre trainant jusqu'à terre, une tête énorme terminée par un large mufle renflé. La queue est courte, les oreilles et les yeux petits.

L'hippopotame, qui est le *behemoth* des livres saints, n'existe plus à présent que dans l'Afrique méridionale, et cependant il y en avait encore dans le Nil en 1603, époque à laquelle le médecin Federico Zerenghi y en prit deux qu'il a très bien décrits, et même en 1658, selon le voyageur Thevenot. Quoi qu'il en soit, cet animal, égalant le rhinocéros par sa taille, marche très lourdement, mais il nage et plonge avec une extrême facilité; aussi ne quitte-t-il guère les eaux des rivières qu'il habite que pour venir dormir ou paître dans les roseaux. Il ne se nourrit ni de chair ni de poissons, comme l'ont dit les anciens auteurs, mais seulement de substances végétales; il est féroce et brutal, mais plus par stupidité que par méchanceté réelle. On peut naviguer et se baigner impunément dans les fleuves qu'il fréquente sans courir le moindre danger, à moins qu'on ait l'imprudence de l'attaquer; dans ce cas, s'il est blessé, il se jette sur les embarcations et fait tous ses efforts pour les faire chavirer. Dans toute autre circonstance il plonge aussitôt qu'il craint le moindre danger, ne revient à la surface que très loin de là, ne montre que le bout du nez hors de l'eau, et replonge aussitôt jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait éloigné; on prétend qu'il a la faculté de marcher au fond de l'eau plus aisément qu'à sec.

Les nègres, pour avoir sa peau, dont ils font des boucliers et des cuirasses impénétrables même à la balle, et ses dents qui fournissent un excellent ivoire ayant la propriété de ne pas jaunir, lui font une chasse continuelle. Ils l'attendent le soir à l'affût et le tuent à coups de fusil quand il s'est éloigné de l'eau, ou, le plus ordinairement, ils creusent sur son passage des fosses qu'ils couvrent de gazon, et le tuent à coups de lance quand il y est tombé.

Après le genre hippopotame vient celui des cochons. L'espèce répandue en France est celle

DU SANGLIER (*Sus scropha*, Cuv., fig. 89),

Qui est le type de notre cochon domestique. Son caractère générique est d'avoir à chaque pied quatre doigts, dont deux longs, et deux très courts touchant à peine la terre. Son museau est terminé par un boutoir tronqué propre à fouiller la terre. Ses canines lui sortent de la gueule et se recourbent l'une sur l'autre en forme de courtes défenses. Son corps est trapu, ses oreilles droites,

son poil rude, hérissé, d'un brun noirâtre, à pointe fauve. Ses petits, que l'on nomme *marcassins*, sont rayés de blanchâtre et de noir. La femelle porte quatre mois et fait de huit à douze marcassins.

Le sanglier est courageux, brutal, mais non féroce; il ne combat que lorsqu'on l'attaque ou qu'on le blesse. Dans le premier cas il se défend avec fureur jusqu'à la mort; dans le second il se précipite sur son agresseur, le renverse et lui fait une affreuse blessure d'un coup de boutoir, puis il passe outre. Si, dans ce cas, on se jette hors de la ligne de son passage, il est rare qu'il se détourne pour poursuivre le chasseur. Il n'habite que les grandes forêts, où il vit en famille, et se nourrit de glands, de fruits, de graines et de racines. Il aime à se vautrer dans la fange des marais et à fouiller la vase avec son nez pour y *vérotter*, comme disent les chasseurs, c'est-à-dire pour y manger des têtards de grenouilles, des vers et des sangsues. Quelquefois il attaque les jeunes lièvres, les lapins, les faons même, et très souvent il brise et mange les œufs de perdrix, de faisans, de canards sauvages, etc., avec la mère s'il peut la surprendre sur le nid.

Ici vient encore se placer un genre qui n'a plus d'analogues vivants, mais dont on trouve souvent les fragments fossiles dans les carrières à plâtre de Montmartre, près Paris. L'espèce la plus remarquable est

L'ANOPLOTHERION COMMUNE (*Anoplotherium commune*, Cuv., fig. 104).

Elle était de la grandeur d'un âne de taille moyenne, c'est-à-dire qu'elle avait à peu près trois pieds et demi de hauteur et huit pieds de longueur, y compris la queue. Celle-ci, qui pouvait avoir trois pieds environ, était fort grosse près du corps. Sa tête était légère, d'une grosseur moyenne. Je crois qu'elle avait les oreilles assez longues, comme tous les animaux timides et sans défense, et ici je ne partage pas l'opinion de M. Cuvier, qui comparait cet animal à une loutre sous le rapport de l'oreille et des habitudes. En effet, comment croire qu'ayant la taille dégagée et les pieds fendus d'une gazelle, comme tous ses congénères, comment croire, dis-je, que, seul de son genre, il fût amphibie, et que, quoique herbivore, il pût avoir les habitudes d'une loutre carnassière. Ses pieds étaient munis de deux doigts enveloppés chacun dans un sabot; enfin tout son corps devait être couvert d'un poil touffu, long et soyeux.

Il devait fréquenter les lieux humides pour trouver sa nourriture, consistant en tiges et en rizomes de plantes aquatiques. Quelquefois il pouvait se hasarder à passer à la nage d'une île à une autre, et alors sa longue queue lui servait de gouvernail. Je ne pense pas qu'il eût, comme le croit Cuvier, les habitudes d'une loutre, mais bien celles des sangliers qui habitent les marais dans les pays très aquatiques.

Vient ensuite le genre des pachidermes qui n'ont pas le pied fourchu, mais muni de trois doigts. Parmi eux

LE RHINOCÉROS DES INDES (*Rhinoceros Indicus*, Cuv., fig. 115)

Se distingue de celui de Sumatra et de celui d'Afrique par la corne unique qu'il a sur le nez et qui n'est jamais accompagnée d'une seconde corne par derrière. Après l'éléphant c'est le plus grand mammifère terrestre; il atteint ordinairement douze pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la

queue, et six à sept pieds de hauteur. Sa peau est nue, tellement épaisse et dure que la balle ne peut la percer. Pour lui laisser la liberté des mouvements, elle forme des replis profonds en arrière et en travers des épaules, en avant et en travers des cuisses, et elle a de la souplesse au fond de ces plis.

Le rhinocéros se plaît dans les lieux humides et même marécageux, parce qu'il aime à se vautrer dans la fange, et qu'il y trouve les hautes herbes et le feuillage des arbres qu'il préfère pour sa nourriture. Son caractère est farouche, indomptable. Il est féroce par stupidité, capricieux sans motif, et il s'irrite sans sujet. Sa colère est terrible; dans ce cas il s'élance, court droit devant lui, brise et renverse tout ce qui se trouve sur son passage. Les Indiens lui donnent la chasse non-seulement pour avoir sa peau, dont ils font des boucliers impénétrables, mais encore pour sa corne, qu'ils estiment beaucoup; ils croient qu'une coupe faite avec cette matière a la propriété de détruire les effets d'un poison qu'on y aurait versé, et qu'une liqueur qu'on y dépose acquiert des vertus miraculeuses pour guérir un grand nombre de maladies. Comme cet animal aime beaucoup la canne à sucre, le maïs et d'autres plantes cultivées, il se jette la nuit dans les champs et y fait d'énormes dégâts. Les chasseurs, ayant remarqué qu'il suit à peu près la même route pour sortir et entrer chaque nuit dans son fort, creusent des fosses sur son passage, et comme il est plus stupide que rusé, il y tombe aisément; on le tue alors à coups de fusil, de flèche ou de lance.

Il est peu de voyageurs qui ne se soient amusés à décrire des combats de rhinocéros contre des tigres et des éléphants; mais tous ces récits doivent être considérés comme des contes dont ils ont voulu enjoliver l'histoire de leurs voyages. Les animaux puissants connaissent leur force, mais n'en abusent jamais en en faisant un usage inutile et qui est tout-à-fait hors de leur nature et de leur intérêt. Qu'un éléphant et un rhinocéros se rencontrent; ils passeront outre parce qu'ils n'ont aucun sujet de s'attaquer. Quant au tigre, s'il est affamé il pourra bien avoir quelque velléité de traiter un rhinocéros en ennemi; mais son instinct lui révélera la puissance du rhinocéros et l'inutilité de son attaque, et il ira chercher une gazelle ou un autre animal pour assouvir sa faim. Je croirai à l'attaque du tigre quand on m'aura montré un renard attaquant au bœuf ou un mouton. L'étude de la nature nous montre que les animaux ont tous un sentiment inné de leurs forces respectives, qui les dirige à coup sûr dans l'attaque et dans la défense; sans cette singulière prévision, l'homme serait assailli par tous, et, dans les circonstances ordinaires, il ne l'est par aucun, quoi qu'on en ait dit.

Les ossements fossiles antédiluviens nous ont révélé l'existence antique de plusieurs espèces perdues de rhinocéros : celui qui a vécu le dernier sur la terre paraît être

LE GRAND RHINOCÉROS FOSSILE (*Rhinoceros tichorinus*, CUV., fig. 108).

Son nom spécifique latin annonce que son squelette a les narines cloisonnées. Du reste il n'avait comme celui de l'Inde qu'une corne, mais d'une longueur énorme. En 1771, le naturaliste Pallas en découvrit un pris dans une masse de glace, sur les bords du Wilhouf, conservé par le froid, en chair, en peau et en poils.

Sa taille égalait et surpassait même celle du rhinocéros indien; sa tête était plus longue, plus étroite, lisse,

sans callosités; ses yeux plus reculés en arrière et placés au-dessus de la dernière dent molaire, au lieu de l'être au-dessus de la quatrième; il n'avait pas d'incisives; ses jambes étaient beaucoup plus courtes et son ventre traînait presque à terre. Mais ce qu'il avait de plus singulier, c'est que sa peau était unie, sans replis, et qu'elle était entièrement recouverte d'un poil épais, lisse, très long, surtout aux pieds.

On trouve des fragments de cette espèce et de quelques autres dans presque toute l'Europe, et particulièrement en France.

Ici vient se placer un genre fort remarquable à cause de la petite taille de l'individu unique qui le compose; c'est celui

DU DAMAN (*Hyrax Capensis*, CUV., fig. 103).

Animal ne dépassant pas la taille d'un lapin, nommé *marmotte du Cap* par Buffon, et *kliip-dos* ou blaireau de roches par les habitants du cap de Bonne-Espérance, sa patrie. Avant Cuvier, le daman avait été placé par les naturalistes avec les rongeurs, parce qu'il en a la taille, les formes extérieures et les habitudes. Mais son anatomie intérieure le reporte avec les pachydermes, à la place où nous le mettons, car c'est absolument un rhinocéros en miniature, à la corne près qui lui manque. Il a le museau et les oreilles courts, le corps couvert d'un poil grisâtre, et il ne porte qu'un tubercule au lieu de queue.

Il habite de préférence les montagnes boisées, au milieu des roches les plus escarpées et les plus raides. Quelquefois il se creuse un terrier analogue à celui de la marmotte, mais le plus souvent il se contente d'un trou d'arbre ou d'une fente de rocher. Il est très vif, très alerte, et se retire précipitamment dans son fort à la moindre apparence de danger, au plus petit bruit qui vient frapper son oreille très fine. Aussi est-il très difficile de s'emparer, car une fois dans son trou il se laisse étouffer par la fumée ou noyer par l'eau qu'on y introduit, plutôt que d'en sortir. Les oiseaux de proie sont ses ennemis les plus dangereux, parce qu'ils l'épient d'une roche ou d'un arbre voisin où, immobiles, ils restent en embuscade des heures entières. Dès que le daman est éloigné de quelques pas de sa retraite, ils se précipitent sur lui à l'improviste, le saisissent et le déchirent. Le daman se trouve aussi dans plusieurs contrées montagneuses de l'Asie, ce qui a donné lieu à faire deux espèces du même animal.

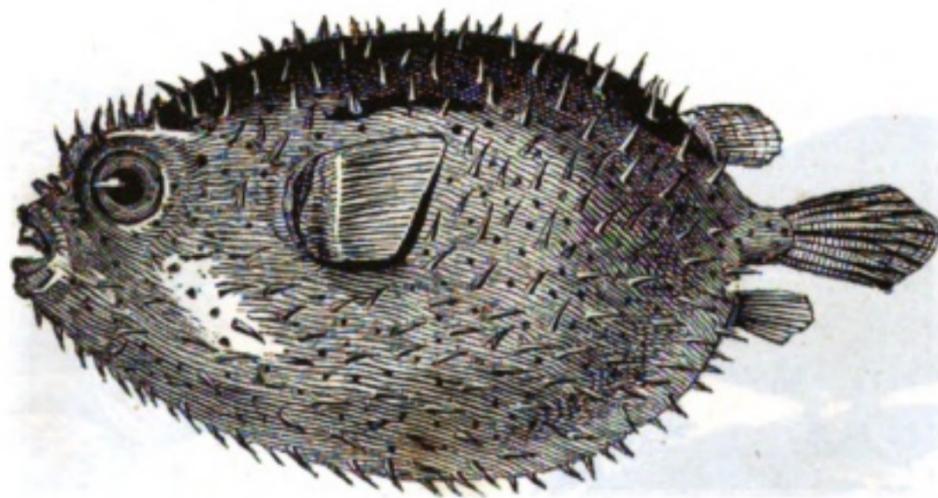
La plupart des carrières à plâtre de la France, et toutes celles des environs de Paris, renferment des squelettes, pris dans la pierre, de plus d'une douzaine d'animaux perdus, dont le genre même n'existe plus, et qui appartenaient à cette famille. J'en ai restitué un qui est

LE GRAND PALŒOTHÉRIUM (*Palæotherium magnum*, CUV., fig. 66).

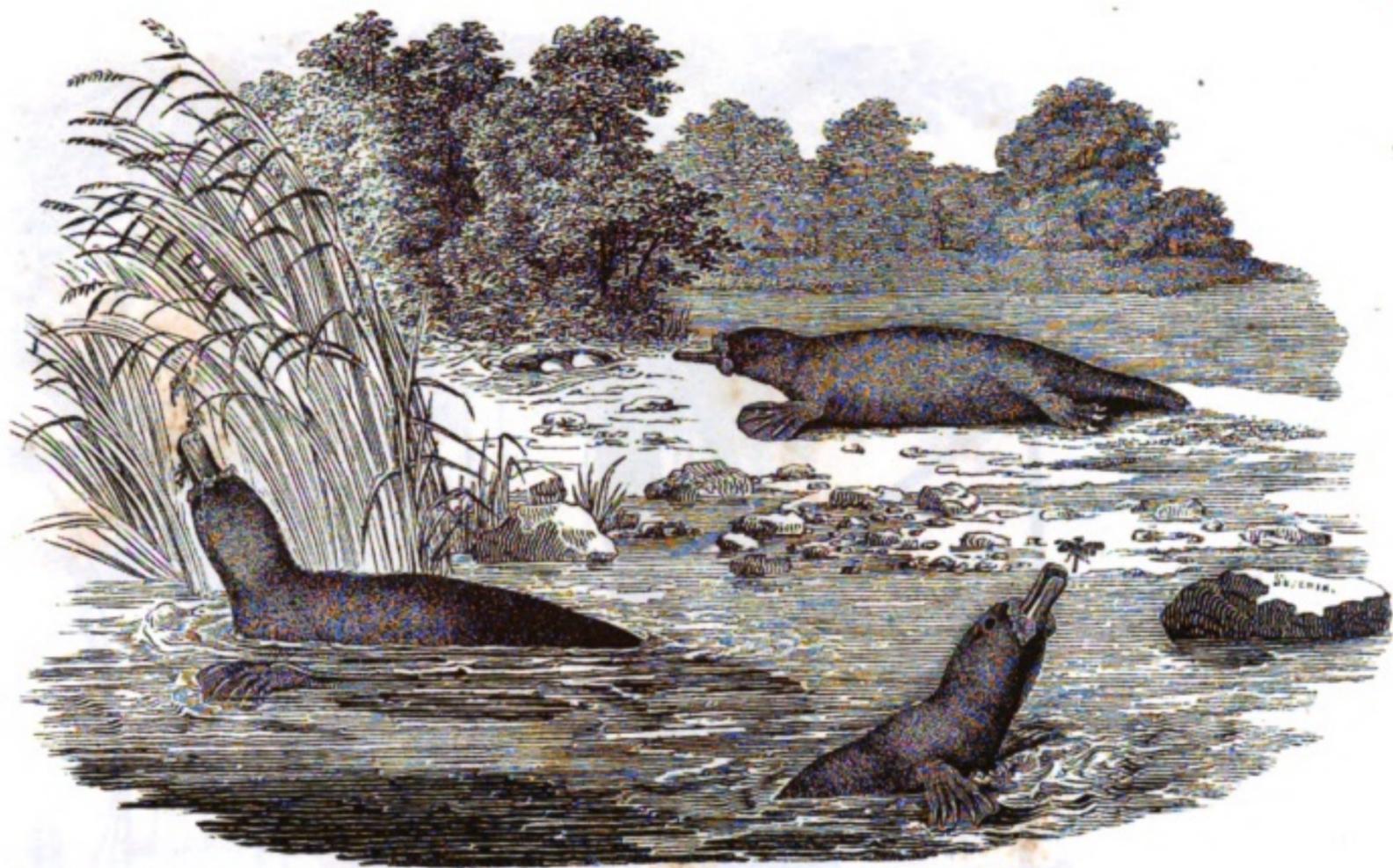
Il avait cinq pieds de hauteur. Son nez se terminait par une trompe musculeuse assez courte, semblable à celle d'un tapir, animal avec lequel il avait beaucoup d'analogie. Son museau se rétrécissait en avant sous la naissance de la trompe; sa tête était fort grosse, son corps court et trapu, ses jambes courtes et massives. Ses pieds, terminés par trois doigts, devaient être encroûtés dans des sabots, et le sabot du milieu devait être beaucoup plus grand que les deux autres; son œil, petit, devait être stupide comme celui d'un cochon, tout son corps couvert de poils rudes et courts.



N° 108.



N 109.



N° 113.



N° 114.



N° 115.